



Le point de vue

Michel Contat

Ecrivain, essayiste, né à Berne, Vaudois de cœur, musicien amateur, **Michel Contat** est aussi chroniqueur littéraire au quotidien français «Le Monde». Depuis Paris, il nous confie chaque semaine son regard sur les choses de la vie.

Balthus, roman

Au moment où se ferme l'admirable exposition pour les 100 ans de Balthus à la Fondation Gianadda, je rouvre le livre de l'écrivain et plasticien suisse Jacques Biolley consacré au peintre. Mi-essai, mi-roman, il développe un parcours initiatique dans l'œuvre, singulièrement l'une de ses toiles les plus célèbres, *La rue* (1933). Un couple, Guido, sculpteur, et Sofia, médecin pédiatre, se passionne pour ce tableau énigmatique d'un peintre de 25 ans. Au début du roman, Guido jette l'essai dans lequel il s'est lancé sur cette peinture, comme s'il voulait finalement en préserver le mystère. Sa compagne reprend l'enquête de façon inspirée, sagace, divertissante aussi: quel est donc le sens de ce tableau? Il présente une scène de rue, figée: un ouvrier blanc traverse l'espace en portant sur l'épaule une planche qui dissimule son visage. A gauche, un garçon au visage impénétrable saisit une très jeune fille par derrière en un geste équivoque; un gnome à face d'adulte tient devant lui une raquette ou un miroir sous l'entrejambe du plâtrier. Au centre, un personnage au visage et aux yeux ronds passe sans rien voir, à droite d'une personne en noir vue de dos derrière une nourrice qui tient dans son bras un moussaillon lisant une feuille du coin de l'œil. De grand format, dans une lumière de jour qui a quelque chose de crépusculaire, le tableau dégage une intense poésie. Une poésie hermétique et pourtant évidente. Les déclarations de Balthus sur cette toile sont rares. «Il n'y a pas grand-chose à dire de *La rue*: c'est en quelque sorte le manifeste d'une attitude plastique. Et si tu veux, c'est l'extériorisation de différents sentiments primitifs ou primordiaux», lâche-t-il, après avoir affirmé que «le groupe érotique dans le coin à gauche (le garçon qui cherche à violer la petite fille) n'a vraiment rien d'obscène». Mais il admet que, sur ce tableau, «plane un redoutable mystère».

Le plus frappant dans cette toile est l'absence d'événement, d'anecdote, et donc d'un sens accessible. En explorant deux œuvres qui lui sont comparables par leurs différences, le paysage de Larchant et *Le passage du Commerce Saint-*



André, nos deux enquêteurs décèlent la présence angoissante de la guillotine et aussi celle d'une scène originaire dans laquelle la sexualité adulte fait intrusion dans l'univers enfantin. Balthus aurait essayé à toute force de résister au monde adulte, de rester fidèle à ses impressions d'enfance, d'y puiser son inspiration pour déjouer l'hypocrisie et l'obscénité des grandes personnes. L'analyse d'une toile volontairement «choquante», *La leçon de guitare*, où une maîtresse au visage coléreux attende à la pudeur d'une élève qui dévoile le sein de son abuseuse comme pour la dénoncer publiquement, amène les deux interprètes à supposer que Balthus a été abusé par deux femmes dans sa prime adolescence. Mais ces hypothèses sont prises dans un jeu de renversements qui finit par épaissir le mystère: si toutes les interprétations marchent, c'est aussi que le peintre les convoque toutes pour aussitôt les déjouer. L'énigme demeure.

«Il n'y a pas grand-chose à dire de «La rue»: c'est en quelque sorte le manifeste d'une attitude plastique»